

Stiff little fingers

Une nouvelle de
STÉPHANE GRANGIER



Éditions de la rue nantaise

Éditions de la rue nantaise © 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Stiff little fingers de STÉPHANE GRANGIER est un texte protégé par les droits d'auteur. L'autorisation de son exploitation doit être obtenue auprès de l'éditeur, de l'auteur et de leurs bataillons d'avocats.

Stiff little fingers

Cette nouvelle et ses personnages sont totalement imaginés par l'auteur. Toute ressemblance avec des faits réels ou des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Stiff little fingers

Soudain, de puissantes rafales de vent gagnèrent la côte sauvage de l'île. Puis, une averse plus violente que les autres poussa les quelques visages clairsemés à un repli paniqué derrière le phare et pendant ce temps-là, nous n'esquissâmes pas le moindre geste.

Les dernières voitures s'éloignèrent alors, puis nous fûmes tout à fait seuls, face à la monstrueuse barrière noirâtre qui s'avancit vers nous dans le fracas du ciel.

À mes côtés, deux yeux sombres scintillèrent au milieu d'un amoncellement de capuches et de foulards. Entre impatience boudeuse et cynisme ricanant, je perçus cette voix que le bruit des éléments n'arrivait pas à étouffer tout à fait :

- D'ACCORD, la mer, les p'tits zozios, le zoli paysage, moi j'veux bien, mais permets-moi de te dire que là ça devient n'importe quoi...

Je ne tins pas compte des paroles de ma compagne. Jetai juste un œil vers l'arrière, en direction de ce même phare, puis fixai tout à coup les quelques touffes d'herbe rase séparant nos pieds du vide. À mes côtés, Line s'impatientait. Elle végétait dans une mauvaise foi dégoulinante de soupirs exaspérants qui finissaient par m'exaspérer, moi aussi. À l'entendre, on aurait pu croire qu'elle assistait à l'enterrement trop long d'un type qu'elle n'avait jamais connu.

À nouveau, d'impressionnants paquets de mer s'écrasèrent à une quarantaine de mètres en contrebas. L'intonation grin-

çante de sa voix s'opposa alors à l'orchestration magistrale des éléments qui se déchaînaient tout autour de nous.

- Merde, j'en ai marre, on fait quoi là, hein ?! Tout ça pour rester plantés devant l'océan et se farcir un orage, franchement...

Je ne répondis pas. J'étais à cet instant-là, en pleine osmose avec le monde.

- Ho t'entends ? Je me gèle, moi...

Au milieu de l'enchevêtrement bruyant des éléments, la voix de Line se faisait de plus en plus inaudible, se désintégrant, s'effilochant, se dissolvant et se fondant dans le tout. Bientôt, il me sembla que les murmures s'échappant de sa bouche se confondaient avec le souffle du vent, ou bien n'étaient plus que le souvenir d'une voix resurgie tout droit du passé. La pluie s'installait et promettait de durer longtemps, grosses gouttes plus fines, plus régulières, nous tombant tout à coup dessus tel un rideau compact. Le gris-noir l'emportait et semblait vouloir tout recouvrir, ciel, mer, puis, et enfin, terre.

D'énormes paquets de mer, en rouleaux gigantesques, se fracassèrent tout en bas. Mon geste fut simple, vif. Je la pris dans mes bras, la soulevai puis l'étreignis doucement. Elle découvrit son visage, dans un merveilleux sourire illuminant l'instant. Alors je la projetai dans le vide.

La dernière image que je garde d'elle, c'est cet étonnement tragique, figé dans un espace parallèle où rien ne semble exister réellement, qui se peignit sur ses traits, puis je fermai les yeux et dans mes oreilles s'engouffra tout à coup un paysage sonore tapissé d'horreur pure. Césure du temps qui se déchire. Hurlement terrible qui s'éloigne, et qui s'éloigne encore, jusqu'à disparaître dans un silence bien pire, recouvert tout à coup par le brouhaha régulier et presque rassurant des éléments combinés. Ciel, mer, pluie. Puis enfin silence. Un froid intense s'empara de mon corps. Je grelottai et brusquement, rebroussai chemin.

Déjà je voulais oublier. Oublier tout.

Deux heures plus tard et alors qu'une lumière diaphane tentait une timide apparition entre les nuages noirs, j'étais assis dans un bistrot surplombant le port de Lampaul et buvais paisiblement un demi, laissant traîner mon regard sur les cartes postales accrochées auprès de la porte. Mémés en costumes traditionnels, mobilier ancien avec lit-clos, recettes de cuisines régionales, puis des kilomètres de pêcheurs qui posaient sur le port ; puis, toujours l'île d'Ouessant, vue du ciel, dans des clichés spectaculaires et subtilement colorés pour mieux attirer l'œil du touriste à eczéma sensoriel développé, tout prêt à se faire rutiler l'imaginaire d'avoir entrevu l'essence d'une émanation poétique dans cette favorable contrée.

Dans une heure je serai loin. Sur le continent, n'importe où, là où on peut disparaître et envisager un futur géographique sans se retrouver automatiquement bloqué par une mer imbécile. Tout s'était passé comme je l'avais désiré. Line et moi avions toujours été fascinés par les îles et j'étais maintenant certain que là où se

trouvait la petite putain, elle avait enfin trouvé une réponse au mystère envoûtant de l'océan. À l'instant où je trinçais dans un moi-même pervers à son souvenir moisi, une fournée d'apparents autochtones pénétra les lieux, emmitouflés dans d'épais vêtements. En premier lieu, je ne fis pas attention à ce qu'ils disaient. Bêta, j'avais replongé dans la confection du ragoût de mouton cuit sous la motte, ce qui me distrayait globalement et qui m'avait eu l'air parfait pour laisser passer quelques minutes sinistres. Mais soudain, les voix s'élevèrent près du comptoir et une phrase lancée au milieu des autres me fit salement tressaillir. Mon palpitant bondit, puis ma tête fut tout à coup le siège douloureux d'un tas d'ondes extrêmement perturbantes, qui me fusillèrent deux trois neurones, comme ça, pris au hasard.

- Plus un bateau en mer. Disent qu'à partir de maintenant c'est trop risqué... Tu parles, moi avec un optimiste j'te rejoins Molène en douze minutes, alors qu'ils arrêtent de pleurnicher avec leur passage déchaîné... finit le plus jeune, liquidant

son verre en une gorgée avant de le tendre d'une façon malencontreuse au-dessus du comptoir, comme s'il cherchait à s'en débarrasser au plus vite, où comme si l'idée qu'il fût vide était déjà en soi une pensée absolument inconcevable.

Tout à coup, je me sentis extrêmement mal.

L'idée lancinante d'un piège obscur désiré par les éléments eux-mêmes commença à me gagner alors, de cette sorte de piège qui se refermerait sur moi, sciemment, afin de me laisser pourrir dans ce trou noir définitif auquel mon acte m'aurait inéluctablement condamné. Malgré tout, et avec une innocence excessivement benoîte, je me levai et m'approchai du comptoir. Questionnant au hasard, les casquettes confirmèrent l'information, l'œil me tenant néanmoins à distance, touriste contaminé qu'il semblait que je fusse alors. Passai outre et questionnai encore. Un vieux ridé aux yeux presque translucides dit, souriant :

- Ils parlent d'une tempête, alors vous

imaginez bien que la compagnie de navigation ne va pas se mouiller, si j'peux dire ça comme ça...

- Mais, votre ami, là, il a dit... interrogai-je du menton, montrant le type penché au bout du comptoir qui désormais roucoulait devant ce qu'il s'imaginait être une nymphe.

- Notre ami... Il me coupa sèchement... il dit que des conneries qu'il oublie généralement la seconde d'après. Déjà pas sûr que ce sac à vin soit capable de grimper sur un vélo pour se traîner jusqu'au port, alors imaginez-moi ça sur un bateau...

Autour de nous, quelques ricanements, en sourdine. Il but son blanc l'œil plongé dans la contemplation du mur en face, puis fit signe au serveur de remettre ça, avant de se tourner une nouvelle fois vers moi. Ses yeux étaient tellement clairs, qu'un instant j'ai cru qu'il était aveugle.

- ... Pas trop tombé à la bonne époque on dirait, mon gars. Deviez partir aujourd'hui ?

Je balbutiai un « oui » vague, du bout des lèvres, payai mes deux bières, refusai gentiment la tournée du grand-père puis me retrouvai dans la rue. Le vent me cueillit généreusement. D'une grande claque pas du tout amicale. Et ce putain de froid qui s'insinuait dans mon corps. D'énormes nuages noirs et bas, déferlants, occupaient maintenant la totalité du ciel au-dessus de l'île, et jusqu'à la côte, au loin, qui avait disparu.

Seul au monde.

L'île, plus isolée que jamais, rapetissait et se renfermait dans un souci de résistance obtuse autour de la commune. La pluie tombait lourdement et régulièrement. Gens, touristes, autochtones s'engouffraient dans tout ce qui pouvait ressembler à un abri. Bistrots, boutiques, hôtels, sous le moindre porche, même l'église se trouva prise d'assaut. Le ciel se déchaîna alors et une pluie d'une violence inouïe tomba tout à coup. Un grondement de tonnerre roulait dans le ciel. L'eau se mit à couler telle une rivière, se séparant en ruisseaux furieux dans les rues et ruelles,

tourbillonnant et se glissant dans les creux, s'appropriant les angles, recherchant avidement et instinctivement un endroit plus profond, plus bas, où s'écouler encore et s'échapper. D'énormes mares se stabilisèrent un instant dans les jointures des rues. Visage d'une désolation annuelle pour les îliens, amusement touristique pour les autres ; et pour les personnes neutres des deux communautés, simplement le spectacle d'un orage de mer enserrant une petite île du Finistère dans le creuset d'une saison pas encore commencée.

Je me retrouvai tout à fait seul au milieu de la rue et sous la pluie, le cœur battant à toute vitesse, une terrible envie de dégueuler au bord des lèvres. Dégueuler tout à coup cette espèce de renouveau contrarié de mon existence. Approchant, une petite vieille me reconnut. Le matin-même, nous échangeâmes de ces quelques mots qu'un touriste échange généralement avec l'autochtone de base. En gros, une vague recherche d'amabilité ponctuée de folichonneries à connotation

météorologique. J'avais oublié, elle non. Elle se planta à mes côtés sans y avoir été invitée puis m'adressa ce sourire rose cradingue d'imperfections dentaires.

- ... Devriez vous mettre au chaud m'sieur, vous allez prendre froid. Puis, elle continua, comme ça, guillerette, pénible, puis foncièrement casse-couilles... Alors, on est content du spectacle ? On s'est un peu promené sur la côte ?

Évasif, je répondis : « Ouais, super, vraiment joli... » Mais la tension sur mon visage contredisait tellement ce que j'exprimais qu'elle s'arrêta tout à coup de branloter d'une hanche à l'autre. Elle s'enfonça alors les poings dans le creux de ces mêmes hanches, puis ses yeux se fixèrent tout à coup sur moi comme pour découvrir ce qui clochait dans ma tête. La pluie dégouлина dans son châle plastifié. Je lui fis un signe rapide de la main puis descendis vers l'embarcadère pour me renseigner plus précisément sur la situation.

Les nouvelles furent bien pires que ce

que je croyais. D'après les informations, les bateaux resteraient bloqués plusieurs jours dans tous les ports de la côte. De plus, le passage du Fromveur séparant l'île de Molène d'Ouessant se trouvant être un des endroits de navigation les plus difficiles au monde, il était hors de question qu'un quelconque bateau y effectue une ou plusieurs traversées durant ce temps dont seuls les éléments détermineraient la durée.

J'étais coincé. Cerné par les éléments. Comme tout à coup dépossédé de ma faculté à agir. Alors le sentiment d'un malaise absolu s'est écoulé en moi, doucement, puis m'a submergé totalement, jusqu'à me rendre **PHYSIQUEMENT** malade. La mer et le ciel se liguèrent pour ne pas me laisser partir, réclamant une sorte de vengeance équivalente à la gravité de mon acte. En remontant vers le bourg, je refusai tout en bloc et m'échinai à chasser toutes ces idées imbéciles de ma tête. Je ne craignais rien. Personne ne nous avait vus et le corps de Line devait flotter entre deux eaux, à perpète, loin loin désormais.

Plus tard, je me raisonnai, commençant à me détendre un peu. Le truc c'était d'être un peu patient et de savoir attendre, rien d'autre, puis de se tirer d'ici à la première occasion, dès qu'une coque de noix, une voile ou un moteur pointerait quelque chose comme sa proue dans l'enclave du port, par exemple. Je pénétrai dans un hôtel et me renseignai sur une chambre pour la nuit, puis pour d'autres nuits, si nécessaire. La patronne sourit, l'œil compatissant mais commercialement titillé.

- Ben, vous avez de la chance, nous avons une chambre de libre. La personne qui l'occupait a pris le dernier bateau, hier soir.

Elle me guida jusqu'à la chambre, m'en montra toutes les commodités, puis, la trouvant à ma convenance, je lui réglai la nuit, priant pour que celle-ci soit la seule passée en ces lieux. Quand elle fut redescendue, je m'allongeai sur le lit et m'endormis presque instantanément.

Le claquement d'un volet me sortit

brusquement du sommeil. Ma montre indiquait 21 heures et je fus tout surpris d'avoir dormi si longtemps. Encore ensommeillé, je cherchai Line du regard, puis vivement, en bloc, les événements de la journée revinrent à ma mémoire. Elle était morte. Complètement et absolument morte. Pas le moindre embryon de chance qu'elle s'en soit sortie. Un court instant, je me sentis un peu triste, mélancolique, déjà gagné par une forme de faiblesse, caractéristique chez moi, mais bien vite, je me ravisai. Cette petite putain n'avait rien fait d'autre dans son existence merdique que de chercher à bousiller la mienne, d'existence. Cet acharnement avait finalement trouvé son aboutissement au bas d'une falaise, un point c'était tout.

Depuis le premier jour où je l'avais connue, ma vie était devenue souffrance, une souffrance qui empirait encore chaque semaine passée à ses côtés. Elle m'avait torturé l'esprit, avait consciencieusement, froidement, cyniquement, cherché à m'enfoncer dans le plus sombre désespoir, tirant les fils les plus sensibles en

moi, réglant du même coup ses problèmes putrides et psychologiques en m'excluant de son propre système de régénération, puis me laissant finalement avec ce reste d'elle qui était ma propre destruction à moi, en travers de la gorge, m'empêchant toute respiration. J'étais le kleenex dans lequel elle se torchait et qu'elle jetait après usage. Jusque-là, elle m'avait cloisonné dans l'espace sombre qui existait entre ses griffes, mais maintenant j'étais libre, délivré de son emprise malsaine, de sa nébuleuse néfaste, et j'en avais plus rien à foutre.

Je ne sais plus trop comment c'était arrivé, comment j'en avais pris conscience. Un jour je m'étais réveillé, c'est tout, et je n'avais plus voulu suivre, accepter, obéir. Elle avait simplement eu ce qu'elle méritait. Désormais, je devais uniquement me fier à la réalité qu'avait été ma vie et non pas à ce qu'elle aurait pu être si nos rapports s'étaient améliorés. De toute façon, jamais ils n'auraient pu s'améliorer. Je le savais.

Maintenant, la vie était là, devant moi,

et au-delà de cette terre. Et comme pour indiquer que j'avais bien agi, le volet claqua une seconde fois et mit un terme à mes pensées.

Je descendis au bar. Liquider quelques verres et échanger globalement avec le local, ou localement avec le global, me parut la chose la plus naturelle à faire à cet instant-là. Un désir de chaleur instinctif, qui me fit également songer à la solitude, ainsi qu'à l'idée que celle-ci, au cœur d'une île, devait sans aucun doute être une des pires choses à expérimenter. Une sensation, comme ça, où cloisonnement et isolement étaient tout sauf de vains mots.

La décoration du bar de l'hôtel consistait en d'énormes blocs de pierre ; et alors qu'un grand feu attisé par le vent extérieur occupait la gigantesque cheminée au fond de la pièce, la patronne, s'agitant juste en face telle une receleuse de bien-être, souriait derrière son comptoir. Malgré le traditionnel dérapage verbal de certains des habitués, son caractère affirmé en décourageait néanmoins les plus hardis. Ils s'arrangeaient pour ne

jamais franchir les limites tacites d'une décence dont elle seule savait l'exact endroit. Sinon, c'était un irrémédiable : « Dehors ! »

Timidement, je m'installai dans un coin du comptoir, sur le seul tabouret de libre et avant de commander, promenaï un regard discret mais néanmoins curieux sur l'assemblée. Toutes les couches de population s'étaient là. Du local vautré contre le comptoir qui pérorait en faisant des gestes vifs, visage marqué par la rudesse de l'existence ici-bas, jusqu'au client de l'hôtel occupant une table en s'emmerdant ferme, l'étrange et le bigarré fourmillaient d'exemples tangibles. Certains échangeaient paisiblement autour d'un verre, deux gamins cavalaient dans une allée proche, un couple silencieux s'enfonçait encore dans le silence, regards s'évitant dans une gêne qui raffermissait sensiblement leur définitive mésentente, d'autres se languissaient, étalés sur des chaises auprès de la cheminée, et dans un coin, autour d'une table, deux couples jouaient tranquillement aux cartes.

La musique poussive se trouvait recouverte, la plupart du temps, par la voix criarde et sans complexe de l'îlien moyen, coude presque enfoncé de l'autre côté du comptoir, dans une pose de chevalier possessif désirant ou possédant déjà le domaine.

La porte s'ouvrit et le vieux entra, tout recourbé. Dès qu'il fut à l'intérieur, l'homme se redressa et je repérai la lueur enfantine, espiègle, qui cohabitait au fond de ses prunelles avec une sorte de flamme sauvage aux desseins tourmentés, dans de curieux reflets de défi. Bizarrement, les habitués se tassèrent. Il y eut alors un ou deux raclements de gorge puis quelques moments de silence, chose qui me parut sacrément étrange en ces lieux où le désordre braillard se trouvait être la norme.

Dehors le vent se déchaînait. Un vent tourbillonnant, puissant, sifflant tel un serpent, puis rugissant tout à coup, cherchant alors à s'engouffrer partout, comme l'affirmation d'une menace qui ne s'en tiendrait certainement pas là. Casquette mal vissée sur le crâne, le vieux s'avança

vers le comptoir, dans l'angle opposé à celui où je me trouvais. On lui fit naturellement de la place sans qu'il n'ait à jouer des coudes. Puis, bizarrement fixe, mais perdu dans une sorte d'ailleurs, son regard se déposa sur moi comme mû par une évidence, et j'eus tout à coup la sensation étrange qu'il cherchait, flairant un peu comme un chien malade, abandonné à lui-même, à scruter quelque chose comme le tréfonds de mon âme. À sonder ce quelque chose comme l'épicentre de ma personnalité. Alors instantanément, je baissai les yeux. Une panique sourde commença à m'envahir. Pourtant, une irrésistible envie de le regarder me fit me ressaisir. Et discret, j'observai. Dans ce regard, j'avais décelé une forme étrange mais bien réelle de sympathie, ou plus précisément, comme une sorte de complicité. Je le savais, j'en étais même certain. Comme s'il me connaissait, où qu'il m'avait déjà connu. Entre-temps, les conversations avaient repris.

Paisible, le vieux sirotait, observant d'un air boudeur les environs d'une éta-

gère où quelques bouteilles d'alcool fort prenaient vénérablement la poussière. Les joueurs de cartes partirent se coucher, suivis quelques minutes plus tard par le petit groupe de personnes devant la cheminée. La salle se vidait.

Le couple s'ennuyant finit par disparaître à son tour. Puis quelques échevelés ayant dépassé les limites de la décence se retrouvèrent dehors, par la suite. Consciencieuse et radicale, la patronne expédiait les affaires courantes, puis, quand elle se fut un peu posée, quand elle sembla décidée à ne plus trop se mouvoir de derrière son comptoir, nous entreprîmes tous deux une discussion un peu ennuyeuse. Je lui parlais météo, elle me répondit ville de Rennes. Je tentai nombre d'habitants, elle enchaîna, sans même répondre à ma question, ciné en ville. Pigé. Le dialogue de sourd. Lui parle de son univers quotidien qu'elle cherche à me resituer illico dans le paysage du mien. Enfin celui qu'elle s'imagine.

Pas compliqué. Mais gonflant, à la longue.

Dans une sorte de trêve tacite, nous finîmes par nous taire. Manque de motivation, simplement. Je continuai à biberonner, calme, paisible, au chaud. Puis tout à coup, sentis l'intensité du regard braqué sur moi. En plein sur ma pomme. Levant les yeux, je vis le vioque qui m'observait, comme s'il s'amusait à me deviner, guettant le moindre de mes mouvements. Par bravade, je plissai les yeux et tentai de les garder dans les siens le plus longtemps possible. Qu'est-ce qu'il avait à me reluquer ? Qu'est-ce qu'il me voulait, le vieux con ? Mais une nouvelle fois je cédaï, et, mal à l'aise, replongeai dans la contemplation distraite de mon verre presque vide.

- Tu veux boire un coup ? qu'il m'apostropha alors soudainement.

Je perçus au milieu de cette voix forte, mâle et virile, rouée à la rudesse du monde, une subtile pincée de gentillesse et d'affection qui me troubla un peu. Et effectivement, parcourant à nouveau son visage, je vis que ses traits s'étaient radoucis et qu'il ne ressemblait plus qu'à

un brave grand-père égaré quelque part sur le chemin de ses pantoufles et de son téléviseur. Entre les deux, peut-être, et par ce biais alors, loin de tout. Un vieux tout seul, isolé, avec un foutu besoin de discuter un peu avant d'aller se coucher.

- Eh bien je...

- Mathilde ! Mets un verre au jeune homme. Après, débrouille-toi pour t'occuper parce j'ai pas envie de voir tes oreilles traîner sous mon nez, faut que tous les deux on s'parle.

Puis il s'approcha de moi, le pas sûr, un sourire amical qui lui flottait sur les lèvres. Néanmoins, et malgré cette impression de grand-père inoffensif, il trimballait avec lui l'aura insensée du sacré personnage. Une force sauvage et en même temps très douce émanait de lui. J'ai alors perçu le danger ; je ne sais pas, comme ça, qui planait dans l'atmosphère, entre moi et lui, lui qui, l'instant d'après, fut tout près de moi, tellement que j'en reniflais désagréablement, et par bouffées régulières, le souffle nauséabond de sa

mauvaise haleine. Le café finissait de se vider, et nous nous retrouvâmes tous les trois, la patronne se traînant dans la salle à nettoyer ses tables, moi perché sur mon tabouret et ce vieux cul plissé épousant le tabouret voisin.

Il avait à me parler.

Quelque chose clochait.

On n'a pas « à parler » à un inconnu. Pour la simple raison qu'on ne le connaît pas et qu'on n'a jamais entretenu un dialogue auparavant. En bref, il a quelque chose de significatif à me dire. Le « on a à parler » n'a rien à voir avec une phrase anodine, lancée au hasard. Bien calé puis se tournant vers moi en souriant, il posa sa main droite sur mon épaule, dans un apparent souci de camaraderie dont l'alcoolisme partagé se trouvait être, je l'espérais bien, le seul but. À cet instant précis, il me fut impossible de lire quoi que ce soit en lui.

- Vous... il commença, m'observant... je suis sûr que vous êtes un brave type...

Me sentis mieux, tout à coup. Pas la flatterie, juste le pénible monologue du radoteur, le truc qui tourne en rond et qui n'avance jamais. Ça m'allait. Pourtant, je me ravisai en observant son expression. Il fixait le vide en écarquillant les yeux, comme cherchant ses mots ou une sorte d'image spécifique qu'il s'essaierait soudainement à expulser de sa mémoire pour la présenter à la réalité. Puis il eut tout à coup l'air terriblement sérieux. Sombre, tendu, étrangement nerveux. Il resta un long moment ainsi, à tel point qu'un instant, je faillis l'envoyer bouler, puis lui signifier que j'étais fatigué et que je n'avais pas l'intention de servir d'oreille compatissante à un vieillard désirant raconter sa vie. Pourtant, je ne dis rien. Mais j'avais les nerfs en boule, tendus à l'extrême, comme si quelque chose d'immensément désagréable se préparait à me tomber dessus.

À l'instinct, cet instinct que j'avais particulièrement sensible, je sentais le vieux aussi capable de glacer une atmosphère que de la réchauffer. Salement. Je

reniflais comme la personnalité perniciouse du vieux flic roublard qui possède toutes les cartes en main à l'avance mais qui joue la parfaite innocence. Le flic qui s'emmerde et qui cherche à tout prix quelque chose. Même et surtout s'il n'y a rien.

- J'en ai connu des braves gens vous savez... il commença, lèvres pendouillantes, de cette sorte de voix douceuse, envoûtante et légèrement nostalgique tout en contemplant ses mains crevassées. « Ça commence. » Je pensai. Par pure politesse, je me résignai. Mathilde, elle, ne se résigna pas. Pas son genre.

- Oh, Gaétan, tu ne vas pas commencer à embêter le monsieur avec tes histoires, non ? Tu sais comment ça se passe dans ce cas-là, hein ?

- Madame, je vous jure que...

- Écoute madame la patronne, si je te dis que monsieur et moi avons à parler, c'est pas pour que d'une, tu écoutes ce qu'on est en train de se dire toutes les cinq secondes, et que deux, tu viennes pointer ton nez toutes les dix... D'ACCORD ? ...

Nom de Dieu, on peut pas être un peu tranquille ? T'as pas un peu de ménage à faire par hasard ? punctua-t-il, tentant de me prendre à parti.

Mal à l'aise. Et de plus en plus. Des particules d'angoisse en venaient à me bouffer tout cru, petit bout par petit bout. Toujours ce truc de « on a à parler » qui me faisait regrimper le trouillomètre au maximum. Préférais n'importe quelle discussion à perfusion soûlographique, aussi délirante fut-elle.

- Tout à fait madame. Ne vous inquiétez pas pour moi...

La patronne enfonça des yeux mi-compréhensifs mi-interrogatifs dans les miens :

- Vous êtes sûr ? Parce que je connais le bonhomme moi ! Elle oscilla du menton en direction du vieux qui s'arrondissait pieusement sur le comptoir... Et quand l'évier déborde, c'est la marée noire étalée sur le littoral, le raz-de-marée qui engloutit tout, lui, enfin ça dépend... finit-elle par boudier, l'œil noir, équivoque,

planté significativement dans celui du vioque.

- Ne vous inquiétez pas madame, il n'y a pas de problème, ça va très bien.

En vérité, je n'en menais pas large. Je voulais simplement entendre la suite, et le plus loin possible de mamie. Puis décider ensuite, si une décision en venait à s'imposer.

- AH ! T'AS VU ? en profita le vieux, requinqué, sourire réapparaissant sur son curieux visage, qui passa de l'abattement le plus total à la jubilation la plus maligne, presque la plus cruelle.

Et en l'espace d'une seconde, quelque chose fourmilla en moi. Comme une impression. Mais presque en forme de révélation. Brutale. Soudaine. Glaçante. Et s'il... jouait ? Il saisit son verre, le liquida en deux secondes et demie puis tendit son bras en avant.

- Tiens, madame la méduse, rends-toi utile et remplis ma gourde...

La grosse soupira bruyamment, le cru-

cifiant un instant de son œil défavorable, puis dans une moue dédaigneuse, accéda à la demande avant de filer et de disparaître dans l'arrière-salle.

- Alors comme ça, vous êtes en vacances ? sembla-t-il s'intéresser alors en se tournant vers moi.

- En quelque sorte. J'étais juste venu passer une journée sur l'île pour la découvrir, et puis me voilà coincé, à cause du temps...

- Ah oui, c'est pas de chance... vous avez tout de même vu un peu le spectacle, la mer déchaînée, hein ? Ça plaît aux touristes, ça, généralement, le côté impressionnant, tout ça...

Pour ça, j'en avais eu du spectacle. Et de l'exceptionnel, du rare. Rien à jeter, j'étais pas déçu.

- C'est vrai que c'est impressionnant, mais vous savez, je m'en serais bien passé...

- Ah oui ? répondit le vieux, un instant pincé, avant de replonger l'instant d'après

dans ces pensées que son visage fermé ne me permit absolument pas de déchiffrer. Puis il continua, sensiblement hermétique à tout ce que j'aurais pu lui dire d'autre à ce moment-là : ... Vous a une de ces gueules, notre île, quand même, hein ?...

- Ouais. C'est certain.

Puis le silence s'installa entre nous. On en profita tous les deux pour se rincer. Je ne savais plus que dire. J'avais l'impression de vouloir me fermer, ou bien désormais de chercher à entreprendre un cheminement verbal des plus délicats, comme si je m'apprêtais à marcher sur des œufs. Bref, en moi, la méfiance prédominait. Et comme je ne savais plus que dire, il s'en occupa soudainement et ça commença à ne plus me plaire du tout.

- J'ai connu une famille, il y a une quinzaine d'années. Les parents et deux gosses. Des gens du continent venus s'installer ici. C'est plutôt rare mais ça arrive parfois... généralement c'est l'inverse, les jeunes ça préfère aller s'agglutiner ailleurs où ça bouge un peu, ça peut

s'comprendre... Il but une lampée avant de reposer son verre faisant claquer sa langue sur la lèvre supérieure... Eh bien croyez-moi ou non, mais ils ont tous clamsés. Ouais, comme ça, tous morts..., il finit, affichant une curieuse grimace. Comme un putain de gamin espiègle, tordu, envahi d'idées malsaines et qui s'en repaît froidement. À cet instant-là, j'ai extraordinairement bien perçu le bruit du vent et de la mer à l'extérieur, et puis à l'intérieur de moi, une petite voix féminine et entêtante s'est mise à chuchoter dans un charabia bizarre et continu. J'ai alors observé le vieux avec un sacré paquet de nœuds d'angoisse au milieu des tripes. « Bordel. Ce vieux con m'a vu. M'a vu jeter Line de la falaise. »

- Mathilde ! il postillonna... Faut aller te chercher ou quoi ? On a soif, merde !

Sa lippe asséchée s'avancait, impatiente, en direction de la porte de l'arrière-bar. La vieille rappliqua en marmonnant mais servit les verres.

- Bon. Je vous préviens, je ferme dans une

demi-heure, et ce soir pas question de traîner.
Et puis toi, faut savoir ce que tu veux...

- T'inquiète ma mignonne, les histoires courtes c'est mon truc...

- Ouais, MON ŒIL ! Puis elle me jeta un œil doux, m'indiquant tacitement que si j'avais besoin d'elle pour me débarrasser du branlant, un seul raclement de gorge suffirait.

Le vieux soupira. Parfaitement conscient de cette sorte de jeu qui les reliait tous les deux : la fausse engueulade, l'invective à finalité réconciliatrice. Lien qu'on cherche à faire perdurer, quel qu'en soit la teneur et la tonalité. À l'instant où il se tourna vers moi, elle avait déjà disparu.

- On en était où, déjà ? Avec l'âge, on devient gâteux. Des pans entiers de mon existence passent à la trappe, on dirait ; je m'fais parfois l'impression d'être un vieux rocher tout rongé par la mer, moi, et cette dernière serait le temps qui passe. Vous léchant, elle vous abîme... Ouais, quelque chose comme ça...

Finale­ment, peut-être que je me goure. Le vieux veut raconter SON histoire. C'est tout. C'est ce qui leur reste, aux vieux, la faculté et le désir de raconter et de raconter encore. Pas la peine de chercher plus loin. De plus, j'avais quand même suffisamment observé les alentours, avant de jeter cette salope dans le vide. Qu'aurait foutu ce vieillard au milieu d'une lande désertique par ce temps pourrave ? D'après mes souvenirs, il n'y avait pas la moindre maison à moins de trois cents ou quatre cents mètres, au moins. Alors bon. Ça ne collait pas cette histoire, ou bien je virais parano complet.

C'est sa distraction de vieux, c'est tout, de refourguer cette putain d'histoire qu'il raconte à tout le monde. Pour ça que ses congénères le tiennent à une distance raisonnable. Pour pas qu'il les emmerde, et parce qu'ils en ont marre d'entendre seriner le même vieux truc, perpétuellement réinventé.

- Il me semble que vous parliez d'une famille...

- Ah oui... il sourit, fixant l'instant d'après le comptoir avec une sorte d'œil coulant, qui se chercha illico un air de mélancolie geignarde.

Il prit tout son temps, buvant quelques gorgées. J'étais prêt à tout de sa part. J'échafaudais des tas de plans qui ne me convenaient jamais tout à fait.

- ... Des braves gens, on peut dire. À peu près votre âge...

Je redescendis sur terre, prêt à écouter sa putain d'histoire, l'œil aux aguets dirigé vers la porte de la cuisine.

- ... Odile, la femme, la mère des enfants, venait régulièrement ici pour ses vacances. Depuis sa plus petite enfance. C'était quasiment une îlienne. Tout le monde la connaissait plus ou moins. Brave, gentille, cette Odile... il rêvassa à haute voix.

Une seule envie bouillonnait en moi. Qu'il en finisse avec son histoire sinon je ne répondais plus de rien. Je crois que j'aurais pu faire n'importe quoi. À cet instant-là. Mon regard dut suffisamment lui

faire piger ma sorte d'impatience, puisqu'il accéléra significativement le débit de son récit.

- Bref, madame Odile vivait depuis une dizaine d'années à Nantes et s'était mariée six ans auparavant. Durant tous ces étés, et à différentes périodes de ces mêmes années, elle fit découvrir notre île à son mari et aux deux petits, et toute la famille s'en trouva charmée, je crois... Les gamins glapissaient de joie dès qu'ils apercevaient les contours de l'île de la côte. Dans le bateau, z'étaient intenable... Le troisième été qu'il passa sur l'île, le mari entreprit pas mal de démarches, avec la mairie, les administrations. On dit qu'il avait le projet d'ouvrir un commerce. Et puis il avait sympathisé avec beaucoup de gens. Les gens devinent bien vite les projets, vous savez, surtout ici où on n'est pas très nombreux...

Il me fit alors un clin d'œil que je trouvais imbécile, inopportun, puis but à nouveau. Je ne dis pas le moindre mot. Intérieurement, je me stabilisais, figé comme un poids mort.

- C'est qu'ils ont eu un peu de chance aussi. Et ils avaient aussi prévu le coup. Odile, institutrice, remplaça celle qui prenait sa retraite par un truchement bizarre mais administrativement légal, et le mari, lui, en attendant, on lui a trouvé une place comme employé communal, un employé communal qui donnait un coup de main à l'arrivée des bateaux. Je crois que son projet demandait encore du temps pour arriver à son terme, à maturité, d'après ce que j'ai pu comprendre...

Il laissa passer quelques secondes pour récupérer et boire un coup. À sa manière pénible qui laissa le stress faire du goutte-à-goutte dans l'esprit tourmenté de l'auditeur que j'étais. Enfin réapparue, Mathilde en profita.

- Dis donc, va falloir songer à te réveiller un peu, hein... c'est pas parce que personne ne t'attend qu'il faut continuer à emmerder le monde...

Les traits du vieillard se durcirent.

- D'une, j'emmerde personne et je t'ai dit que je partirai à l'heure... Alors arrête

de laisser traîner ton oreille dans les parages, va jouer aux osselets avec ta vaisselle et fous-nous la paix !

- Non mais dis donc, je suis quand même chez moi !

- D'une, t'es chez ta mère qui t'a refile son taudis, que de toute façon tu bois, et de deux, MERDE !

Le visage rond gonfla, devint cra-moisi, puis, comme sous l'effet d'un dégonflement, comparable à la brutale crevaisson d'un pneu usagé, retrouva son coloris normal. Les yeux remplis d'une fureur tout juste contenue, la patronne se retourna et s'engouffra une nouvelle fois dans la cuisine. Mais cette fois-ci, la possibilité d'une explosion proche voyait le jour.

- Faut pas s'inquiéter mon gars. Mathilde et moi on s'adore. Elle râle systématiquement, et pour rien, mais c'est une bonne pâte. J'en étais où, moi, déjà ?

Le vieux me fatiguait, le vieux commençait à sacrément me taper sur le sys-

tème. Malgré tout, je fis l'effort de le lui signaler, avec l'idée d'en finir au plus vite. Il se réappropria l'histoire avec l'apparente volonté de ne plus laisser quiconque l'interrompre.

- Ah oui... c'est vrai... Enfin voilà, la famille est arrivée un dimanche d'hiver, avec les deux gamins heureux comme tout. Une petite Laure et un Jérôme. Tous les deux avoisinaient les 5, 6 ans. Des gens ont été les accueillir au port. Au Stiff. La mer démontée du Fromveur ne permettait pas qu'ils débarquent sur le quai de Lampaul. De suite, ils se sont installés dans un appartement aménagé dans une maison, de l'autre côté de la place de l'église. Y'a bien eu quelques problèmes dans les premiers temps, comme toujours, vous pensez bien, mais globalement ils ont été bien acceptés par la population... Bien avant la nouvelle année, les gamins avaient déjà des tas de copains...

Il but une longue gorgée puis continua. J'arrivais à me détendre. Le vieux savait raconter. Mais la suite de l'histoire me glaça le sang.

- Le gamin, il est mort cet hiver-là. À peine arrivé. Tout le monde commençait à l'apprécier, ce gosse... Selon ce qu'on a su après enquête, il serait tombé d'une falaise...

Ma gorge se contracta et j'en profitai pour ingurgiter la moitié de ma bière. Éviter à tout prix d'afficher le moindre trouble, la moindre gueule piquée du type qui se sent passablement visé.

- Pour une fois, sa petite sœur, avec qui il rentrait tout le temps, était partie en avance. Avec une copine, et pour une histoire de bonbons que cette dernière gardait chez elle. On suppose que le même a dû vouloir faire un tour par la côte pour rentrer chez lui. Et puis c'est arrivé... Il dit curieusement, regard plongé dans une intense fixité autour de laquelle se creusaient des dizaines de rides... Personne ne l'a vu. Pas le moindre témoin... continua-t-il, le regard lointain. À part son institutrice de mère un peu auparavant, simplement restée à discuter avec quelques parents. Savez, ici ça n'a rien à voir avec la ville, ou même le continent, la circula-

tion est rare et de toute façon le petit était sérieux, alors bon...

Le visage de Mathilde apparut dans l'entrebâillement de la porte.

- Gaéтан, tu te dépêches de finir, je ferme dans dix minutes.

Le vieux l'ignora complètement.

- Bref, après avoir constaté la disparition du gamin, la plupart des habitants se sont mis à chercher un peu partout, sans véritablement vouloir songer au pire... On a retrouvé le corps du gamin trois jours après. Tôt dans la matinée. Des pêcheurs ont repéré une silhouette bizarre flottant dans l'eau, à deux ou trois cents mètres de la côte. Ils ont ramené le gamin. C'était pas beau à voir, vous imaginez. Les flics sont venus, ont interrogé tout le monde. Et puis le temps a passé, au rythme des marées, comme toujours. Ça a été terrible pour la famille, mais ils ont semblé commencer à s'en remettre. Oh il a bien fallu des années, mais la cicatrice a bien paru, au dire de ceux qui les côtoyaient le plus, se refermer un peu, juste un tout petit

peu... Enfin c'est ce que tout le monde s'arrangeait plus ou moins à penser...

Il grimaça un peu. J'avais fini mon verre mais j'avais plus soif que jamais. Le vieux le remarqua, et avec ce même sourire espiègle et roublard si constitutif de cette sorte de nature finistérianne, il se glissa derrière le comptoir me faisant signe de ne pas faire de bruit, et sans se gêner le moins du monde, remplit nos deux verres à ras-bord. Puis il revint s'asseoir à mes côtés, satisfait de lui-même. Il continua de ce même ton clair et imagé. Suffisamment imagé pour commencer à me refiler une sacrée trouille.

- ... Trois ans après, ça a été le tour de la petite Laure. Si gentille, si mignonne. Elle, on a mis plus de temps à retrouver son cadavre. Deux semaines à peu près. De l'autre côté de l'île, au large du phare du Créac'h, côté côte sauvage et loin en mer. Pareil, les pêcheurs... Vous fais pas un dessin, hein, vous comprendrez...

Pas la peine, mon imagination carburait, faisant le boulot.

- Le cirque a recommencé. Les flics, tout ça. Ça faisait un peu trop, ces deux morts, dans la même famille. On s'est mis à soupçonner tout le monde, puis les soupçons ont eu tendance à se resserrer autour des parents. Évidemment, les étrangers, quoi... comme toujours... Une sorte de mise en quarantaine par une grande partie de la population. Un truc un peu dégueu. Tout le monde savait bien qu'ils n'y étaient pour rien, mais vous savez, ici, la raison c'est pas la chose qu'on partage le plus, on a plutôt la passion chevillée au corps, même si la plupart du temps elle est complètement débile, enfin...

Songeur, il se tut. Puis regarda son verre. J'en fis de même, ne sachant que dire, comme écartelé et indécis entre deux possibilités. D'une, le vioque me racontait tout ça pour finir par me ramener à une morale incluant mon crime dont il avait été le témoin principal, ou bien, de deux, parfaitement innocent, il racontait juste une anecdote particulière concernant l'île et ses habitants. Un truc qui marquerait

encore longtemps et salement les mémoires. Un truc à raconter à un touriste bloqué sur l'île un soir de tempête, juste pour qu'il ne puisse pas fermer l'œil de la nuit, juste histoire de faire chier un peu.

Long silence.

Et ce long silence s'arrogea alors le droit de faire monter mon trouillomètre à une vitesse vertigineuse. Le vieux n'était dupe de rien.

- Et alors ? demandai-je, l'angoisse me dévorant désormais le pourtour vésical, les parages de la voie biliaire et me rétrécissant le glomérule rénal.

- Ben mine de rien, les gens n'ont plus jamais eu le même comportement avec eux ; oh bien sûr on leur parlait toujours un peu, mais d'une façon un peu distante, froidement même. Certains parlèrent de sort, de malédiction. On évitait de rester trop longtemps en leur compagnie, comme une sorte de mouvement général, naturel, instinctif de la population... BON DIEU ! Il ragea un instant. C'est pourtant à ces moments-là qu'ils auraient eu besoin

de soutien... et peut-être que ça aurait évité ce qui est arrivé ensuite... finit-il, avec cette sorte d'étrange lueur fixe et brillante qui s'alluma au fond de ses pupilles. Étrange parce qu'imprécise. Indéfinissable. Comme si elle se stabilisait, hésitante, entre un certain plaisir, et de la souffrance. Il but encore un peu puis reprit son histoire.

- Les parents, eux, ont commencé à avoir un comportement de sauvages. Ils devenaient méchants, soupçonneux, ils mégotaient sur des trucs bizarres. Un penchant, une tendance particulière, au-delà de la simple paranoïa. Quelque chose qui s'inversait d'une façon malsaine. Leurs yeux criaient, hurlaient vengeance, constamment, une vengeance, n'importe laquelle... On le serait à moins, vous me direz. Pourtant, la vie a prévalu. Elle a tranquillement repris ses droits. Pêche, tourisme, élevage des moutons, petits boulots, de-ci de-là, enfin vous imaginez bien... Madame Odile a continué son travail d'institutrice, comme investie d'une mission primordiale et absolue sur terre,

et on aurait dit, à son visage, qu'elle avait pris trente ans d'un coup. Le mari, lui, n'a plus jamais ri. Lui qu'était plutôt un rigolo, toujours à blaguer. Plus rien. On se demande même comment ils ont fait pour rester ensemble, tous les deux... Le mari paraissait ailleurs, perdu, prostré parfois. Quelquefois, les gens le voyaient regarder l'océan, le râteau à la main. Et il restait comme ça des heures. Le pire, ça a été quand il s'est mis à parler tout seul, à causer bizarrement, puis à se mettre à rire face au vent, d'un rire qui foutait la trouille à tout le monde... Il disait que c'était deux petites voix à l'intérieur de sa tête...

Un frisson glacé me parcourut le corps, des pieds à la tête. Le feu de cheminée menaçait de s'éteindre d'une minute à l'autre et la musique s'était tue, laissant la place aux puissantes rafales de vent à l'extérieur. Un vent sournois, terrible. Un vent qui glaçait mon corps, mes tripes, l'intérieur de mon cerveau. Et cette petite voix enfantine et terrifiante n'arrêtait pas de chantonner, seule, au milieu de rien. Je sursautai à la voix du vieux.

- Les parents se sont jetés de la plus haute falaise de l'île trois mois après la mort de la petite. Là, ça a été trop. La populace de l'île s'est brusquement soutenue. Les liens ont cherché à se resserrer un peu. Bande de salauds, il était bien temps... Il y a bien eu quelques signes de panique mais les vieux ont été là. Bien présents, comme toujours. À l'enterrement, l'île entière s'est déplacée, comme pour se dégager d'une façon détournée de sa propre culpabilité. Dingue. Faut qu'il se passe un truc pareil pour que les gens redeviennent humains, ou bien comme les bêtes, qu'ils retrouvent le troupeau, vous croyez pas ? C'est un peu dégueulasse, non, vous trouvez pas ? il me questionna, l'air lointain, s'impliquant tout juste.

Pas grand-chose à dire. Juste songer qu'il jouait, peut-être, encore, et toujours, avec ma tête, et tout le bazar que secouant un peu, on aurait pu y trouver. Pourtant, à l'instant où je m'y attendais le moins, le visage de Line me revint brutalement à l'esprit. En une seconde, je fis taire un violent sanglot remontant dans ma gorge,

avant de déglutir. Puis une larme douloureuse gonfla le coin de mon œil et se laissa glisser dans le vide. Alors je reniflai. Mademoiselle venait de poser ses fesses au beau milieu de mon esprit. Comme si méchamment, elle retrouvait une place dont on l'aurait trop longtemps privée.

- Ben mon gars, vous fait peur c'que j'raconte ?

Pour la première fois de la soirée, il avait l'air sincèrement désolé. Et cette vieille carne enchaîna, sans me laisser le temps de répondre :

- Vous êtes un sensible, vous. C'est bien, les gens c'est un peu comme des machines maintenant...

Nouveau silence entre nous. Pas vraiment gêné, mais plutôt complice, involontairement complice. Juste le temps pour que Mathilde ramène sa fraise et juste le temps pour qu'on finisse nos verres.

- Allez Gaétan, ouste, dehors...

Alors qu'il se vissait soigneusement le

béret sur le haut du crâne, Mathilde se tourna vers moi avec ce sourire un peu désolé, emprunté, pataud.

- Excusez-moi de devoir vous bousculer monsieur, mais comme j'ai les petits-déjeuners à préparer très tôt, vous comprendrez que...

- Je comprends tout à fait madame. On aurait même dû vous laisser finir tranquillement votre travail...

Pendant qu'elle éteignait les lumières extérieures et intérieures du bar, j'accompagnai benoîtement le vieux jusqu'à la porte. Le vieux connard qui radotait. L'antique relique qui déblatérait. Et qui finalement, ne faisait rien d'autre. Arrivé à celle-ci, il se tourna vers moi, avec le même sourire étrange, espiègle et en même temps profond, qu'il m'avait adressé la première fois. Puis son sourire s'effaça soudainement, pour ne plus laisser place qu'à un faciès dur, froid, sans le moindre pli de sensibilité, sans même parler de sensiblerie. Ses yeux s'enfoncèrent dans les miens, et il dit, chuchotant tout

en appuyant sur l'intonation particulière de chaque mot :

- Faites bien attention à vous, monsieur. Faites très attention. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Et sachez que généralement, pour les gens comme vous, ça ne prévient jamais...

Dans la pénombre de la pièce, je vis luire ses yeux, d'une sorte de malignité qui ne s'était pas encore dévoilée, des yeux qui pétillaient, qui semblaient tout savoir, qui avaient le pouvoir et qui comptaient bien s'en servir. Sans aucune restriction, et un jour ou l'autre. Figé sur le seuil, je le vis ouvrir la porte et laisser le vent s'engouffrer méchamment dans la salle. L'ombre sauvage rejoignit la noire furie. Juste songer au geste mécanique destiné à fermer la porte. Mais ce qui me fit trembler n'avait plus rien à voir avec le vent.

Lorgnant la tenancière, j'envisageai un instant de me réfugier contre son corps épais, noueux, solide, pour ne plus avoir à exister, pour disparaître à moi-même et

absolument. Au lieu de ça, glacial, je lui souhaitai une bonne nuit et montai l'escalier en direction de ma chambre. Le parquet craquait sous mes pas. La vie en suspension, en points d'interrogation, dans l'ombre grandissante qui séparait les marches.

Le vieux résistait au vent. Il avait toujours résisté au pire des vents. De plus, il n'avait qu'à descendre la grande rue en bas de laquelle s'écrasait sa petite vieille maison vide. Juste une balade de santé, presque agréable sous les rafales de vent auxquelles il commença à répondre par un petit ricanement. Puis par un rire. Qui devint encore plus puissant, plus sonore, puis qui explosa tout à coup à l'air libre, allant jusqu'à lui faire mal aux côtes. Le jeune con allait passer une nuit pourrie. Le gamin allait crever de trouille jusqu'à l'aube, avec ce qu'il lui avait raconté. Il continua à rire un moment, puis son rire se tassa un peu, finissant par se calmer. Quelques instants plus tard, il regroupait toutes ses forces, censées l'aider à résister aux rafales de vent qui s'engouffrèrent

tout à coup dans la rue, furieuses et remontant de la mer. À mi-chemin, il commença à songer. Il se sentait mal. Un revirement radical s'opérait en lui. Désormais, une angoisse pesante grignotait son précédent bien-être. Qu'est-ce qu'il lui avait pris ? Pourquoi avait-il raconté tout ça ? Qu'est-ce qu'il cherchait, là ? Approchant de sa maison, une immense lassitude de l'existence lui fit ressentir toutes les douleurs accumulées dans son corps. Il réussit néanmoins à se reprendre un peu. Tout à coup il songea au jeune homme. Puis il pensa à son grand âge. Le gamin avait l'air brave, honnête. Le gamin avait l'air d'avoir bon cœur et savait écouter. Il songea un instant à rebrousser chemin, comme s'il avait oublié quelque chose. Effectivement il avait oublié quelque chose. De se délester comme un vieux navire qui voudrait encore continuer sa route, juste un peu. De se débarrasser de ses lourds secrets à lui, simplement. Avant d'en avoir fini avec cette saloperie d'existence.

Dans un geste habituel, il essuya ses

vieux godillots sur le paillason détrempé, s'essaya à plusieurs reprises à chercher la serrure dans la pénombre, puis, y arrivant enfin, fit jouer le loquet et ouvrit la porte. La pièce puait. La saleté, le renfermé, la poussière. Petite vieille maison, froide, désertée. Il n'avait pratiquement touché à rien depuis quinze ans. Là où le temps s'était arrêté. Là où sa femme était partie sans prévenir vers l'autre rive. Lui aussi partirait bientôt. Avant de sombrer dans le sommeil, il songea que ce temps était une bénédiction. Qu'avec un peu de chance, il lui laisserait suffisamment de temps pour aborder une nouvelle fois le jeune homme. Le temps qui restait pour dire, pour exprimer, le temps qu'il restait pour se faire pardonner d'avoir été.

Malgré les rafales terribles et ininterrompues du vent cette nuit-là, j'ai fini par dormir d'un sommeil profond, sans rêve. Mais vers quatre heures du matin, un claquement brutal m'a réveillé. La fenêtre s'était ouverte en grand sous la pression du vent et je mis un peu de temps à réagir avant de me lever. Je sautai alors du lit,

m'approchai des deux battants de la fenêtre, les saisis, et au lieu de les fermer tout de suite, je restai immobile, nu, noyant mon esprit dans la contemplation de la lune presque pleine mais déjà brillante, juste en face de moi. Je me sentis tout à coup enveloppé, puis comme happé, par une sorte de charme, de transe, bien étrange. Alors que la fraîcheur du temps aurait dû me pousser à rejoindre vite fait mon lit, je ne fis pas le moindre geste et laissai mon regard planer et se promener sur le lande, au loin, derrière les toits du bourg. Je ne sus combien de temps je restai là, nu, immobile, à laisser mon âme se trimballer hors de moi, mais toujours est-il que deux bruits distincts me sortirent brusquement de mon engourdissement. D'une, le ronflement de pachyderme malade venant d'une chambre proche, de deux, un des battants de la fenêtre, qu'une de mes mains avait inconsciemment lâchée. Puis le froid, s'étant jusque-là refusé à venir me picoter la peau par je-ne-sais quelle magie, ne se fit pas prier pour me faire sentir ses milles lames acérées. « Ferme crétin » je pensai,

et c'est ce que je fis l'instant d'après.

Puis je me mis à tourner dans la chambre. À penser à des tas de trucs, qui se mêlaient, se combinaient, se séparaient, pour revenir se mélanger encore une fois. L'assassinat de Line, le vioque, puis les deux petites voix dans la tête du mari, dans le récit du même vioque, puis celle qui apparaissait dans ma tête à moi, par intermittence, à des moments bizarres. Puis, simplement, le fait de se retrouver bloqué sur cette île, après ce même acte, justement. Comme par un hasard où il n'y aurait eu aucun hasard. Puis un tas d'autres pensées, en vrac, pas trop claires. Bref, j'étais dans l'incapacité totale de me refoutre au pieu et d'attendre un éventuel sommeil. Il ne viendrait pas. Pas de doute là-dessus. Je décidai alors de faire quelques pas dehors. Consciencieusement, je me couvris et sortis de la chambre. Puis, marchant sur la pointe des pieds dans le couloir, je trouvai l'escalier qui menait à la porte extérieure de l'hôtel.

Mes premiers pas face au vent ressemblèrent point par point à ceux d'un enfant

qui marche pour la première fois. Petit à petit, je réussis à me stabiliser un peu et à trouver un équilibre suffisant pour avancer. Quand je sortis des limites du bourg, sur la hauteur, je me surpris à tenir si facilement sur la route exposée. Cette balade faisait un bien fou. Comme si elle me lavait de tout. Ainsi, l'effort physique que j'accomplissais à chaque instant commença à me faire un peu oublier toutes les terreurs accumulées précédemment. Au loin, venant d'une partie presque désertique de l'île, j'aperçus les puissants rayons de lumière blanche du phare du Créac'h, imitation fascinante des gigantesques pales d'un hélicoptère à tout jamais incapable de décoller. Tout autour de moi, le fracas de la mer en furie et le souffle terrible du vent s'enveloppaient dans un accouplement titanesque, me laissant moi, ridicule petit homme, dans une sorte de paix éternelle, bienvenue et totale. Me sentant parfaitement bien, je n'appartenais plus au monde.

Devant moi, la route serpentait jusqu'à l'autre bout de l'île. Me fiant à mon sens

de l'orientation, je découvris un petit chemin, sur ma gauche, s'enfonçant dans un creux de verdure. Rapidement, mes pas devinrent plus sûrs. À mesure que je descendais dans le vallon, le vent se calma. Puis la crique se dévoila petit à petit devant mes yeux émerveillés. Féérique beauté. Charmante villégiature pour les dieux. La lune pleine donnait des couleurs d'argent à la mer, aux vagues puissantes et lourdes qui se soulevaient avec une sorte d'onctuosité généreuse. Et ces petites falaises enserrant la crique qui s'acoquinaient à être complices, méticuleusement respectueuses et protectrices du doux banc de sable qui les reliait entre elles. À mon niveau, le chemin qui descendait à la plage traversait un petit bois de pins et d'épicéas. Arrivé sur le sable, le vent s'était prodigieusement calmé et je trouvai un petit bloc de roche pour m'asseoir face à la mer. Puis je laissai l'endroit me dévoiler sa magie languissante. Faire voguer mes sentiments, me caresser, puis me prendre dans ses bras pour, enfin, m'êtreindre. Plus rien n'existait au monde, hormis l'infini, cette petite plage

et moi au milieu, minuscule, calme et seul.

Longtemps je méditai sur mon acte de la veille. Et sur les conséquences qu'il pourrait avoir sur ma vie. Par pure préméditation de ce que j'avais l'intention de faire, j'avais évité Line pendant toute la traversée. Durant le trajet en train reliant Rennes à Brest, je m'étais également tenu à une distance raisonnable d'elle. Dans le bateau, j'étais passé du pont supérieur à l'inférieur. Puis, à l'intérieur de celui-ci, j'avais accédé à des salles qui se situaient à proximité de la salle des machines. Là, tassé dans l'ombre, j'avais attendu, tranquillement. Puis, de peur d'être découvert, je m'étais enfermé dans les toilettes, quelques temps, à attendre, à réfléchir encore, à me dire que j'allais vraiment le faire. Et qu'il n'y aurait plus d'hésitation à avoir. Entre-temps, le seul geste que j'avais fait en direction de Line était de lui avoir fourré une paire de jumelles entre les mains. Quand j'étais ressorti de l'ombre pour la chercher du regard, je l'avais vue observer le contour des îles, longuement,

jumelles collées à son regard dingue. Je supposais qu'elle n'avait fait que ça de toute la traversée. De toute façon, elle me méprisait et m'ignorer l'arrangeait carrément.

C'était la première fois qu'elle venait à la mer, Line. Je comptais bien lui en faire découvrir sa pleine réalité physique. Nous n'avions aucun ami, et pas plus de famille. Nous vivions en vase clos, évitant à tout prix les groupes communautaires ou les environnements particuliers, style accointances de relations de travail, ou simple recherche d'une approche associative de la vie. De toute façon, Line avait contribué à ce que nous nous enfermions dans cette solitude absolue, dans cette sorte de réclusion sinistre. Arrivé à Ouessant, on s'était mêlés au flot des touristes, au milieu desquels nous passions parfaitement inaperçus. Puis seul, j'étais parti louer une voiture, allant au bourg en navette. Line n'aimait pas les gens, et c'était bien la seule chose que nous avions eu en commun tout au long du déroulement de notre si piteuse histoire. Elle

avait fait le boulot toute seule. N'avais juste eu qu'à la pousser, plus tard, alors que nous nous trouvions enfin seuls. Puis j'avais repris la caisse et foncé droit, faisant le tour de l'île une bonne dizaine de fois par tous ses axes avant d'arriver enfin à me calmer un peu. À l'origine, je n'avais pas été vraiment certain que j'allais la tuer. J'avais longuement médité sur ce que ça pourrait me coûter, dans tous les sens du terme. J'avais également repoussé cette probabilité en croyant que tout pourrait s'arranger entre nous, ou qu'on arriverait enfin à une séparation honnête et à l'amicable. C'était compter sans l'esprit maléfisant de cette petite salope.

Quand on ne sait que détruire les êtres, on ne peut supporter rien que leur éloignement.

L'idée d'une petite balade définitive m'était alors venue à l'esprit. Ouessant, c'était son idée à elle. Et c'était là, à cet instant, à l'instant où elle avait proféré de son bec grossier l'implacable décision nous promettant à la découverte pedestre de cette île, que je n'avais plus hésité. La

tuer était la solution la plus simple et la plus radicale que j'avais trouvée pour me débarrasser d'elle.

Ne manquait plus que l'occasion et le coin.

Le coin, nous y étions arrivés par pur hasard, au hasard de notre promenade véhiculée, visionnant tout à coup ces hautes falaises désertiques d'où toute chute serait inéluctablement fatale. L'occasion, ç'avait été le début de la tempête et la brusque désertification humaine des parages. Il n'y avait plus eu qu'à tendre la main, à saisir et à projeter. Puis à se réjouir de la savoir enfin morte.

Maintenant, il ne me restait plus qu'à foutre le camp de cette île dès que possible, au premier bateau qui ramènerait sa coque. Mais une pensée me titilla salement, douloureusement. Le vieux. Les paroles du vieux m'avaient laissé dans un suintant malaise. Il racontait n'importe quoi ou était au courant de tout ? Je n'étais plus sûr de rien.

Le fracas d'une vague plus haute que

les autres s'écrasant tout à coup au pied d'une falaise me sortit de ma rêverie, et c'est là, observant l'horizon, que je vis les premières lueurs de l'aube. Ça vous avait une de ces gueules.

Puis, je sentis le froid et d'un coup, la fatigue. Fermant le haut de mon blouson, je bâillai puis me mis à frissonner. « Allez, au lit... » songeai-je me levant, un peu ankylosé. Puis je remontai l'unique chemin, traversant une nouvelle fois le petit bois de pins. Au fur et à mesure, le vent revint me taquiner. D'abord par des petites poussées gentillettes, puis, en de grandes claques pas sympathiques du tout. À mi-chemin de la côte, une voix significative apparut en moi et je tentai de la repousser.

En vain.

Elle revint en force. Line. La voix de Line. Étrange, pâteuse, métallique et grinçante, qui semblait m'accuser. À mesure que les battements de mon cœur tambourinaient dans ma cage thoracique, mes mains se crispèrent. Petit à petit, la voix

enfla encore, et il me sembla même que celle-ci ne venait plus du DEDANS de ma tête, mais bien de tout autour de moi. Là, j'ai vraiment commencé à avoir peur. Malgré les puissantes bourrasques de vent qui tentèrent alors de me repousser, de me ramener en arrière, j'accélérai vivement le pas. Puis ce fut la terreur pure, qui me pénétra violemment en milliers d'aiguilles brûlantes déchirant mes chairs. Au son de la voix, j'eus la certitude que Line était juste derrière moi, me raillant, m'invectivant, une Line plus terrifiante que jamais.

Arrivé presque en haut de la côte, je n'y tins plus et me retournai brusquement, préférant affronter n'importe quoi plutôt que de laisser cette voix me rendre complètement dingue. Et c'est là que je la vis, étincelante, en plein centre de la crique, environnée d'une étrange et aveuglante lumière vive et violette, et ne portant sur son corps décharné qu'une robe immaculée, éblouissante de blancheur. Elle semblait diriger tous les éléments autour d'elle. Line. Morte et pourtant intensément là, faisant des gestes bizarres

comme si les vagues lui obéissaient et venaient simplement de la déposer sur la terre ferme, sur le sable tiède. Mon cœur s'arrêta de battre à l'instant où, malgré la distance, je vis ses pieds nus qui ne touchaient plus le sol. Elle planait au-dessus du monde, telle une créature revenue des enfers. Elle ne me voyait pas, ou feignait de m'ignorer, uniquement occupée à orchestrer le tout dans une démence qui hurlait de rire, faciès déchiré d'une jubilation haineuse s'en prenant aux choses autour d'elle. Et les choses autour d'elle la suivaient. Terriblement menaçantes, les vagues se levèrent, puis se soulevèrent encore, les falaises s'écartèrent pour mieux revenir l'entourer, la servir, se pencher sur elle, comme en attente, comme attendant un ordre. Puis, dans un bruit de tremblement de terre, des blocs de rochers explosèrent de la paroi avant de tomber lourdement dans l'océan, comme tout à coup projetés au loin par une force terrifiante. Des pans entiers de roche s'enfoncèrent ainsi dans les flots. Tout à coup, en contrebas de moi, les arbres subirent une violente attaque de la foudre puis se dislo-

quèrent, se déchirèrent, s'effondrant bruyamment au sol. La terre tremblait. Le sol menaçait de s'ouvrir. J'ai hurlé comme un dingue. Rien pu faire d'autre. Et mon cri devint le dernier élément manquant à cette symphonie cruelle, obscène, démentielle. Le sable tourbillonnait autour de Line ; suivant ses gestes maudits, s'enroulant autour d'elle, vibrant, fluide, limpide, puis finissait par s'écouler en ruisseaux fluets dans les plis sombres de sa robe. Ses orbites cavernueuses se dirigèrent tout à coup dans ma direction. Comme si elle me cherchait. Comme si elle me reniflait et comme si elle allait finir par me trouver. Et comme si, enfin, mon tour était venu de danser auprès d'elle. Terreur pure, accédant l'instant d'après à une éternité d'une intensité sinistre, violente. C'était impossible et pourtant ça se passait sous mes yeux. Un moment, je me suis senti au bord de cette même éternité, en équilibre instable, prêt à sombrer et à être définitivement englouti. Un mouvement et j'accéderaï au néant. Inéluctablement. Sans aucun retour en arrière. Puis je succombai à un

coup de vent plus violent que les autres et, déséquilibré, tombai tout à coup sur la route.

Mes mains se plaquèrent sur le bitume et mon corps se mit à trembler terriblement, d'une façon incontrôlée, comme subissant un état profondément épileptique. Je ne sais pas combien de temps je restai dans cette position absurde, plaqué au sol, avant que le bruit plusieurs fois répété d'un klaxon enroué ne finisse par me faire émerger. Une vieille voiture, arrêtée sur la gauche. Les jambes d'un type marchant vers moi. Un vieux. Visage sévère et casquette enfoncée sur le crâne. J'entendis la voix malgré les rafales de vent. Riant comme un dingue, je mime le rôle de l'animal à quatre pattes.

- ... va mon gars ? Un problème ? Un instant, j'ai songé à préciser que je faisais des pompes, mais l'absurdité de dire un truc pareil à un moment pareil me parut plus stupide que jamais.

Tant bien que mal, je finis par sortir de cette sorte d'état de transe. Engourdi,

tremblotant, je mis les deux genoux à terre et soufflai un instant. Cependant, un réflexe craintif me fit tourner la tête en direction de la crique. À nouveau c'était ce lieu paisible, nimbé de sérénité et de quiétude, un paradis languissant dans cet écrin parfait, tout juste illuminé par les premières lueurs du jour qui clignotaient sur les remous de la mer.

Tout à coup, j'ai fondu en larmes. Un flot terrible, inextinguible, mélange de soulagement et de terreurs encore vivaces, furieusement actives, qui me dévoraient et m'accaparaient, me poussant à rechercher aveuglément quelque chose comme un équivalent au ventre de ma mère. Inquiet, le vieux continuait à parler. À me parler, je crois bien. Puis je sentis la main qui me prenait le bras et me tirait fermement dans une direction.

Bientôt, je me retrouvai dans la voiture, bien au chaud, dans une position quasi-fœtale, auprès du type silencieux qui redémarrait. N'arrivai qu'à exprimer une chose : « Lampaul ». Le bruit du moteur me fit un bien fou. À cet instant,

j'aurais pu sombrer, tranquille, et n'aurais plus eu à m'occuper de rien. Sur la route, la seule chose qu'il fit fut de me refiler une bouteille extirpée de sous son siège, puis de me regarder du coin de l'œil en liquider un bon quart.

Un instant, il tenta de me questionner mais je ne balbutiai que des bouts de mots, des bribes de phrases, plus ou moins déconnectées de la situation, je crois. Par je ne sais quelle magie, il réussit à m'arracher le nom de mon hôtel, me conduisit jusque-là et quand je voulus lui rendre la bouteille, il articula gravement :

- Garde-là t'en as besoin.... Sais pas quel est ton problème mais en attendant ça peut peut-être le régler..

Puis il me sourit et partit. L'avait raison. Jambes encore fébriles, j'escaladai l'escalier de l'hôtel, prenant soin de ne pas m'y vautrer, fis craquer un paquet de fois le parquet du couloir puis arrivé auprès de mon lit, m'y effondrai, bouteille à la main recherchant avidement l'embouchure de mes lèvres. Et puis plus rien, le vide...

Le lendemain, j'avais salement mal au crâne. Puis me rendis compte que la proximité des gens me rendait absolument malade. Le temps était toujours sinistre, pourri, et c'est comme si ce pourrissement s'insinuait progressivement en moi. Les autochtones, écartant les bras de leurs flancs puis les laissant retomber lourdement, se croyaient obligés de déplorer la situation. Pas de bateaux, la gêne occasionnée, l'obligation pour les pauvres touristes de rester à quai, gnagnagnagna... Dans le cynisme malsain qui me gagnait, je ne pouvais m'empêcher de les sentir ravis de l'aubaine. Le touriste grouillant, même si c'est pas toujours beau à voir s'étaler, ça fait du fric pour tout le monde. Ça s'achète de la carte postale et ça s'agglutine dans des crêperies ou autres restaurants de fruits de mer. Puis, tranquille, ça écoule consciencieusement les restes de stocks inutilisés. Leur en voulais même pas, tellement j'en arrivais à me foutre de tout. Pourtant, une inquiétude tenace contrebalançait systématiquement ce même nihilisme. Angoissé, je me mettais tout à coup à observer l'activité humaine,

en contrebas, sur le quai de Lampaul. Des individus faisaient comme moi, mais tentaient très souvent d'installer une conversation que, me détournant systématiquement, j'évitais. Les regards étaient en même temps inquiets et pleins d'espoir. D'attendre l'éventuel signal qui indiquerait la venue d'un bateau. Mais la météo tendait simplement à l'aggravation. Ça en devenait impossible et dingue, ce temps. « Pas de bateau avant trois jours », disaient certaines des annonces. D'autres, à l'inverse, prévoyaient la venue d'une première navette pour le soir-même.

Désormais, j'avoisinais les trois paquets de cigarettes par jour. L'alcool devenait un allié probable, un soutien possible. Seul encouragement à voir venir la prochaine nuit et à l'accepter en tant que telle. Je fumais tout le temps. Les volutes et arabesques de fumée me permettaient d'être ailleurs et d'y rester un peu. Vue de la fenêtre, au bout du couloir du dernier étage de l'hôtel, la mer devenait réellement effrayante, effroyable. Du blanc partout, des gros bouillons de blanc déchaî-

nés, explosant constamment l'un contre l'autre, dans des courants devenus fous de rage. Bruit perpétuel de fin du monde. Écrasant tout.

Les îliens ne semblaient pas traumatisés pour autant. Même pas inquiets. Leurs petites vies pleines d'habitudes douces perduraient, à l'image des jours tranquilles. La tempête amusait la faune touristique et bigarrée, et faisait marcher le commerce. Rien de plus. Ça suffisait à la satisfaction générale. Le plus gênant, c'était pour la pêche et les liaisons brouillées entre l'île et le continent. Puis, les risques de perte de navires inconscients isolés dans la tempête et donc promis à un avenir absolument limité dans le temps.

J'avais passé une bonne partie de la journée à l'hôtel, vers le bar, à boire, à fumer et à observer par la fenêtre. Je décidai de me dégourdir les jambes. Tout juste dehors, je tombai presque nez-à-nez avec le vieux de la veille. Le raconteur d'histoires glauques. L'emmerdeur. Peut-être bien le seul salopard témoin de mon assassinat programmé. Courbé contre le

vent et tenant son béret dans la main, il remontait lentement du port. Me localisant, son œil s'illumina bizarrement. Entre une sorte de désir et quelque chose comme de la crainte, ou bien de l'angoisse. Peut-être même une sorte de scepticisme qu'il s'adressait à lui-même. Une nouvelle fois, le vieux semblait vouloir m'accaparer. Il s'activa les derniers mètres comme pour me retenir. Désormais, il était bien trop près de moi pour que je me dérobe. Dans mon impuissance, une sorte de haine toute faite d'amertume remonta en moi.

- Salut mon garçon ! il me fit signe, levant sa casquette.

Il ne riait pas, il semblait inquiet et essoufflé, avide de me parler. Je ne bronchai pas et attendis, d'une façon que je désirais la plus calme possible. Attendre et aviser, un point c'est tout. Plus à tergiverser. Savoir, enfin.

- Sale temps, hein ? il tenta dans un rire forcé.

- Et ça vous fait marrer, ce temps ? je

répliquai sèchement, comme en réponse à une sorte de défi qui ne disait pas encore son nom.

- Rire, c'est peut-être pas le mot. Simplement à mon âge, les distractions sont un peu rares, vous savez... Un p'tit coup de vent et on se sent plus jeune, ravi-goté... finit-il dans un souffle, parvenu enfin à mes côtés.

Je reniflai son haleine et ça me dégoûtait.

- J'ai pas l'esprit à me distraire. Je me passerais bien de tout ça.

- On dirait que vous êtes mal luné, aujourd'hui, mon garçon, j'espère que ce que je vous ai raconté hier soir ne vous a pas fait passer une trop mauvaise nuit ?

Il était temps d'arriver à quelque chose. De concis, de précis. Quelque chose qui définirait nos sortes de rapports à venir. Définitivement.

- Écoutez, soyez franc. Qu'est-ce que vous voulez ? Ou plutôt, qu'est-ce que vous ME voulez ?

Un instant il parut surpris, étonné. Interloqué par la sécheresse radicale sous-tendant ma dernière question.

- Mais... il hésita, évitant tout à coup mon regard pour le laisser errer derrière moi avant de revenir sur moi, un peu par en-dessous, comme la mimique désolée d'un gamin puni... Mais je ne veux rien monsieur... et je ne vous veux absolument rien... si quelque chose en moi a pu vous laisser croire que...

Ma patience a explosé en morceaux à cet instant-là. Marre de tout ce cinéma.

- Écoute vieux schnoque. Tu caches sans doute quelque chose mais saches que j'en ai rien à foutre. Je veux juste me tirer d'ici et qu'on arrête de m'emmerder. Enfin que des connards dans ton genre arrêtent de m'emmerder. Il m'arrive d'être pas sympathique du tout. Et moi aussi je peux proférer des menaces... Si t'as quelque chose à dire, dis-le moi, et qu'on en finisse... Je clôturai le propos, prêt à tout et sur la défensive. Mais sur une défensive devenue tout à coup résolument offensive.

Le vieux parut encore plus interloqué qu'auparavant. Carrément éberlué même. J'avais peut-être fait fausse route. Peut-être que je m'étais même carrément gouré. Pourtant hier soir, les paroles avaient été particulièrement explicites. Alors quoi. Le vieux parut peiné. Déboussolé. Son regard cherchait partout, et tout à coup, je ne vis qu'un petit vieux, retourné directement à l'état pendouillant de l'enfance la plus dépendante, la plus éperdue. Il hésita un peu, bredouillant, puis commença à émettre quelques bouts de phrases :

- ... Je... je voulais juste... enfin... j'aurais juste voulu vous parler un peu... enfin j'ai cru que... mais je ne sais pas...

- Tu veux que je déballe tout, hein, c'est ça ? Que je m'étale ouvertement devant ta putain de grande gueule, hein, vieille cloche ? Eh bien fais ce que t'as à faire et va te faire foutre !!!

Puis, me détournant tout à fait, je partis d'un pas rapide vers le centre du bourg, sans penser à rien, ne voulant même plus

penser à quoi que ce soit. Le vieux me cherchait. Il cherchait en moi les fils avec lesquels il pourrait me transformer en pantin, en marionnette, en objet de ses moindres désirs. Désormais, je savais qu'il savait. Avec ses airs en-dessous, la perversité coulait de lui comme d'un robinet grand ouvert.

Cet après-midi là, je bus énormément. Je me mis même à boire comme un trou, dans mon coin sombre. À la santé de Line, du vieux schnoque, puis de mon âme que je m'amusais à liquider soudainement, comme dans un simulacre de peloton d'exécution... À la santé de la patronne de l'hôtel, bonne grosse vache laiteuse aux mamelons gouleyants... À la santé des morts, des vivants, à la santé de mon propre néant, de mon propre vide qui s'ouvrait et grandissait encore un peu plus à chaque seconde... Et puis finalement encore à cette petite pute, que j'avais sans doute aimée, quelque part, à quelques pauvres moments d'égarement, à d'autres moments rares, peut-être même que j'avais trop aimé... Line... ma folle préfé-

rée... La malade mentale de mes rêves, trimballant son cul comme un bras d'honneur définitif à la face de tous les impuissants du monde. À la face de tous les gens raisonnables et bien portants de ce putain de foutu monde... Dans un songe étrange, suspendu au milieu de rien de cohérent, je sentis que la garce me manquait terrible, affreusement, horriblement, salement... que sa saloperie tout entière, j'en avais comme besoin, et que l'absence déstabilisante de ce mal qui m'avait toujours nourri devenait aujourd'hui pire que tout, insupportable. J'avais bousillé mon dernier balancier permettant de redresser les choses. J'avais piétiné mes propres possibilités de renaissance. À cet instant précis et alors que son corps gonflé et distendu se promenait au gré des courants dans les sombres profondeurs de l'océan, elle semblait plus vivante que jamais. Poséidon la possédait, et m'était avis que le gros malin n'avait pas eu un coup pareil sous les nageoires depuis des éternités. Peut-être même que Neptune était de la partie, Line avait toujours adoré les combinaisons multiples, de son vivant.

Le soir, tourmenté, arrivait et je tentais bien, un court moment, de me requinquer à petits coups de café. Vers dix-neuf heures, je pris une douche tout habillé, puis mon corps, ramolli, se mit à glisser au sol, doucement. J'étais conscient mais fus incapable d'y opposer une quelconque réaction. Je coulais à l'intérieur de moi-même. J'avais l'absorption de l'éponge et la caractéristique simple de la méduse à l'agonie. Accroupi sur le carrelage de la salle de bain, l'eau me dégoulinant partout, je finis par m'endormir n'importe comment, puis, quelques mondes souterrains plus tard, un bras vif et puissant, surplombé d'un visage grotesque au minois bien connu, m'extirpa brusquement de mon sommeil. L'eau avait coulé de ma chambre à celle d'en-dessous, et le locataire s'était plaint. La patronne m'avait trouvé dans la douche. Et la patronne me dévisageait désormais d'un air redevenu compréhensif. Elle avait senti mon mal. Pas contente la patronne, sur le moment. Qu'à moi tout seul je descende le niveau d'eau potable de l'île tout entière. M'en avait pas voulu longtemps. Touchée par mon discours

empruntant les arabesques ampoulées du charabia délirant, parfois, je crois bien. Et elle avait senti mon MAL. Le fait de se sentir piégé, enfermé. Le fait de devenir progressivement dingue, et de ne pouvoir rien y faire. L'aurait pu mettre tout ça sur le dos de mon taux d'alcoolémie, mais même pas. Elle RESENTAIT les choses. Et mieux, elle les savait. Alors elle m'avait pris sous son aile et m'avait fait descendre dans sa cuisine. Là, assis dans un coin à pleurnicher sur moi-même, j'avais eu droit à sa petite réserve d'eau-de-vie. Qu'elle réservait généralement aux seuls intimes. Aux véritables proches. J'étais honoré. Alors j'avais bu. J'avais bu comme un trou. Continuant cet unique chemin qui me menait vers mon propre néant, ma déchéance volontaire et désirée.

J'avais fait honneur à la bouteille puis me rappelle m'être réveillé dans mon lit, et en caleçon. Vaguement, j'avais le souvenir de mots plus hauts que d'autres, puis de cris, puis de mouvements, d'agitations étranges, désordonnées, où la violence semblait vouloir culminer ; j'avais

vomi quelque part, puis j'avais ri encore, je crois bien, avant qu'un bras solide ne me traîne dans l'escalier, instant où il me semblait bien avoir perdu définitivement connaissance. Je crois avoir tenté d'abuser d'elle, voire grossièrement d'avoir essayé de la violer, avant de finir, obscène, par l'insulter copieusement. Puis le grand trou noir. Héroïsme parfait dans le creux sombre de la nuit cyclothymique.

Il est trois heures du matin. Le vieux sait tout de mon crime. M'a vu pousser Line de la falaise. Je l'ai insulté, je l'ai consciencieusement traîné dans sa propre merde, il ne laissera pas passer un truc pareil. Je suppose que désormais, la patronne de l'hôtel est au courant de tout ce qui ressemble à mon emploi du temps des deux précédents jours. Entre les apéros et l'eau-de-vie, je suppose que j'ai dû lui détailler scrupuleusement mon existence jusqu'à mes moindres soucis lombaires. J'ai désormais la conviction certaine que le premier bateau du continent qui accostera sur cette foutue île, sera remplie d'un tas de flics. Hier, avant de

partir, j'ai saisi l'éclair de haine, parfois brusquement tempéré d'une énorme compassion, dans le regard du vieux. Peut-être qu'au fond il désirait m'aider ? Comment savoir exactement ? Je pourrais le tuer. Le trouver, le dénicher dans son sale coin d'ombre, puis le tuer. Tranquillement. Comme l'autre. Puis balancer son cadavre dans la flotte. Comme l'autre. Mais je sais que je n'aurai ni le courage, ni même la volonté d'aller faire un truc pareil. De faire cesser le cauchemar en cherchant à me fuir encore.

À quatre heures du matin, je ne dormais toujours pas. Assis du bout des fesses sur le rebord du lit, je fixais la nuit, les ombres et le vent, tout juste derrière la fenêtre. Je m'habillai très vite, sans y penser, machinalement. Le vent n'avait pas baissé d'intensité. Toujours il rugissait, à la recherche d'une proie à tourmenter, à pousser, à repousser, puis à rendre fou, petit à petit.

Je marchais au milieu de la route. Dans la direction du phare du Créac'h, la seule virilité qui s'imaginait triomphante dans

ce monde presque exclusivement féminin qu'était l'île elle-même. L'attraction irréaliste de la féminité. Rassurante et accueillante, comme un caillou isolé au milieu de flots terribles. Terrifiante comme la gigantesque pieuvre qui vous enserre, puis vous broie littéralement sur son ventre.

La lune était là, aussi. Magnifique, ronde et pleine, bien au-dessus des rayons énormes, blancs et réguliers, du phare, comme se foutant ouvertement des hommes, ces laborieux qui tentaient vainement de l'imiter. J'avais l'impression de marcher avec une facilité folle. Déconcertante. Peut-être même inconvenante. Mais c'était si agréable. Pourtant, le vent changeait de direction à tout instant, glissant sur mon côté gauche pour me surprendre, puis revenant brutalement de face, compact, s'échinant une nouvelle fois à m'empêcher d'avancer, et là, violemment, comme pour me déconcerter encore, et me faire chuter, il empruntait la ruse des géants et se mettait à hurler dans mon dos. J'étais son jouet. Son jouet le plus amu-

sant, parce qu'encore vivant. Parce qu'encore résistant.

Parfois même, à l'image du rire espiègle qui éclatait tout à coup auprès de moi, je sentais comme un pied invisible tentant de s'interposer devant mes jambes.

Soudainement, je repérai le petit chemin qui descendait à la crique quelques mètres sur ma gauche. Avant de l'emprunter, je fis obscurément le vide, m'échinant à rester concentré pour atteindre l'immobilité et le parfait silence. Juste attendre. La petite voix dans ma tête. J'avais besoin d'entendre son invitation. Elle vint doucement chanter dans mes oreilles, l'une après l'autre, et à tour de rôle, comme dans un souffle qui m'enrôlerait tout à coup. La petite voix amoureuse, la petite cantate charmante, entêtante. Chanter puis s'épaissir auprès de mon cœur, avant de capturer et de captiver doucement mon âme entière. Elle me prit dans ses bras et me cajola un instant l'esprit. Enfin, je goûtai au plaisir de ressentir Line en moi, de la revoir, de la rejoindre.

La crique brillait sous milles lumières. Des milliards de paillettes dorées, étincelantes, s'allumèrent autour de mes pieds quand ceux-ci s'enfoncèrent lentement dans l'eau noire et froide. Le vent enveloppait mon corps, le guidant, tendrement, gentiment, sans brusquer les choses. Dorénavant, le vent m'accepterait à ses côtés. Une bourrasque volontairement divergente souleva le sable de la petite grève et de longues rigoles d'un baume apaisant coulèrent le long de ma peau, sur toute la surface de mes membres nus. Le sable préparait mon corps, le frottant pour le laver, l'adoucir et l'habituer à son nouveau monde. Bientôt, le clapotis de l'eau m'arriva à la gorge et quelque chose de particulier, de profond, d'infiniment reconnaissant, illumina mon cœur. Des doigts doux caressaient mes reins. Encore quelques pas. Line m'appelait. J'avançai et ne fus plus que sourire ; la mer m'accepta, tendant la main puis saisissant gentiment la mienne, pour m'attirer enfin au plus profond d'elle-même.

La lune coula un œil triste sur la plage,

les falaises retrouvèrent l'implacable dureté et l'ombre inquiétante qui les révélaient mystérieuses, le sable termina sa danse dans un soupir de repos, et le vent, petit à petit, se tut.

Une heure plus tard, le vieux se réveilla en sueur. Un rêve horrible. Un cauchemar devenu habituel désormais. Dans la nuit, deux enfants jouant en silence sur la lande. Impossible de voir les visages. Ils s'accroupissent et marmonnent entre eux, inventant des nouveaux mondes. Bras nus et jambes nues, une ombre froide, noire, opaque, occupe l'espace vide de leurs visages lorsqu'ils les tournent dans ma direction. Puis le silence se fait quand, au cœur de la nuit, le vent se lève. Le hurlement des falaises isolées. Le cri figé de l'instant où la mort se déploie, absorbant tout. Et ces deux enfants qui continuent à jouer, imperturbables, imperméables à tout. Le rêve se prolonge et je commence à comprendre que s'ils sont si imperméables aux éléments, c'est qu'ils sont eux-mêmes habités par tous les éléments autour d'eux. Ils SONT la matière

principale, préexistante à la réalité formelle des éléments. Tout à coup gémissants, ils se mettent à me tendre les bras, m'appelant de l'autre côté de l'ombre. Pour que je les rejoigne et vienne enfin les rassurer. Les deux enfants n'ont plus de visages parce que je ne me souviens plus des leurs, à l'instant où je les attrapais et les jetais du haut des falaises. J'ai tué ces deux enfants. Les enfants qu'on tue n'ont pas de visages. Jamais. Ils veulent jouer avec moi. Ils veulent que je joue avec eux. Que je partage enfin quelque chose de profond et de définitif avec eux.

Je les ai tués. C'est comme ça.

Parfois vous faites des choses insensées, incompréhensibles. Parfois vous vous laissez envahir. Parfois la nécessité de faire les choses devient trop forte, et ordonne un acte immédiat, vous forçant à obéir. Parfois vous avez simplement tellement mal que vous savez que seule la pratique intensive de ce même mal peut vous soulager un instant, étant la seule réponse trouvée, instinctive, immédiate. J'ai tué les deux gamins. À deux trois ans de dis-

tance l'un de l'autre. Il y a environ quinze ans. Accepter la mort de ma femme était chose impossible. Il me fallait un palliatif radical, éradiquant ces rêves trop noirs, chaque nuit qui passait. Il me fallait quelque chose d'impérieux et de définitif. Répondre à la mort, lui proposer quelque chose pour qu'elle se taise enfin en moi, une finalité, un aboutissement, une proposition appropriée.

Accomplir simplement sa volonté et prévoir le moindre de ses désirs. Puis retrouver le sommeil. Le sommeil n'est jamais revenu.

La conscience suraiguë de ce que j'avais fait ne m'a jamais lâché un instant. Jusqu'à grandir et devenir purulent, à vif, ces dernières années. Cette souffrance est trop douloureuse pour qu'à mon âge je l'endure encore. Elle me détruit. Elle a gardé sa morsure dans ma peau et l'infection s'est propagée.

Il restait le jeune homme. Le seul qui aurait pu écouter et comprendre, enfin peut-être... Mais c'est désormais impro-

bable au vu de sa dernière réaction. Lui aussi semble taraudé par quelque chose d'étrange, de mortifère et de profond. J'avais senti des choses en lui, une sorte de communauté épisodique, de possibilité d'échange. De possibilité de dire et de s'abandonner, d'une possibilité de soulagement et de profonde libération. Échanger son mal, et prendre celui de l'autre sur son dos, un peu. Je ne sais pas ce qui le dévore, mais je crois qu'il a choisi le chemin que j'avais emprunté des années auparavant. Le cloisonnement solitaire. Le reniement de tout, et surtout de lui-même.

Le vieux, allongé, encore en sueur, réussit toutefois à bâiller. Puis il essaya de se lever. Finissant par y arriver, il regarda droit devant lui à travers la pénombre de la pièce et fut surpris de constater que le volet d'une des fenêtres de sa maison n'était pas fermé. Il se souvenait pourtant l'avoir fait, juste avant de se coucher. Et il avait bien fermé ces fenêtres. Tout à coup, il entendit les petites voix. Les deux petites voix qui chantonnaient, dans une sorte de

canon qui se voulait harmonieux mais qui ne l'était pas du tout. La pureté glaciale, cristalline et terrifiante de ces deux petites voix chantonnant et s'accompagnant en canon sur la lande.

Il rechercha tout à coup le sommeil, le sommeil profond, qu'il ne trouva pas puisqu'il était debout, et parfaitement éveillé. Il vit alors les deux petites têtes dans l'ombre. Dehors. Les cheveux filasses flottaient au vent. Deux petites têtes figées, soucieuses, et remplies d'ombres, juste devant la fenêtre, juste derrière les carreaux. Qui regardaient patiemment dans sa direction. Qui attendaient silencieusement quelque chose de lui.

Puis les petits coups irréguliers brusquement frappés à la porte, à SA porte, alors que les têtes avaient disparu. Puis des coups irréguliers, martelés comme ça, au plus profond de lui-même, de son âme, de ses tripes, de son corps. À l'intérieur même de son sang. Il s'effondra lourdement au sol et mourut en quelques secondes. Crise cardiaque.

Rien de nouveau sous le ciel nuageux du monde.

Un souffle remonta de la mer et rejoignit les terres s'y propageant pour, enfin, finir par y rester. Par s'y stabiliser. Éternellement. Il n'y aurait plus jamais de rêve.

Dans la matinée, un premier bateau du Conquet arriva. Et les adieux des touristes furent plus chaleureux et poignants que d'habitude. L'hospitalité et la gentillesse des gens de l'île. Le dévouement de l'autochtone pour loger et loger à tour de bras. Le vent était complètement tombé. Limpide, la mer avait l'apparence d'un lac à peine tourmenté par le reflet des nuages.

Accoudé contre la pierre de la digue, un vieux marin était là, allumant sa pipe, puis regardant les gars de la compagnie de navigation s'activer dans tous les sens. Fourrer les marchandises dans le bateau et tendre la main à la mémère pour qu'elle ne se foute pas à l'eau toute seule, dans une maladresse toute terrestre que propagerait involontairement la trop grande dis-

cipline des flots. Pen-ar-bed n'a pas de temps à perdre.

Puis le bateau finit par s'écarter doucement du port et faisant tout à coup ronfler ses machines, prit enfin ses distances, emportant avec lui des dizaines de bras qui s'agitaient d'une façon imbécile dans un simulacre de séparation romantique, ou bien d'une sorte d'affection qu'on aurait voulue partagée par les îliens. Peut-être qu'ils y croyaient vraiment, au fond, à tout ça. Qu'on les aimait parce qu'ils auraient été sympathiques. Qu'on se serait plus ou moins attachés à eux, par je ne sais quel mystère. Les cons.

« Rien à carrer de ces bras » songea le vieux, tirant activement sur sa pipe. On disait au revoir aux mouettes et aux goélands, rien d'autre. Ou bien à une idée parfaitement faussée des choses, que seul le touriste moyen à l'existence moyenne pouvait se rehausser de posséder.

Rien d'autre à observer que la mer et ceux qui y travaillent.

Rien d'autre à penser que la mer et

ceux qu'elle retient prisonniers. De leur propre volonté.

*

Parutions du même auteur

La vengeance du dindon farci

Recueil collectif de nouvelles, Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2009.

Chiens dans la nuit

Recueil de 5 nouvelles, Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2010.

Remugles

Nouvelle, Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2011.

Chiens dans la nuit

Nouvelle, Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2011.

Amarrée noire

Nouvelle, Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2011.

Droit vers le soleil

Recueil, Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2012.

Rennes, ici Rennes

Recueil collectif, Éditions Critic, Rennes, 2013.

Hollywood-Ploumодиern

Éditions Goater, coll. Goater Noir, Rennes, 2014.

Éditions de la rue nantaise
Rennes
www.ruenantaise.com

IMPRESSION : Identic, Cesson-Sévigné (35)

© 2011 — ISBN : 978-2-919265-23-7